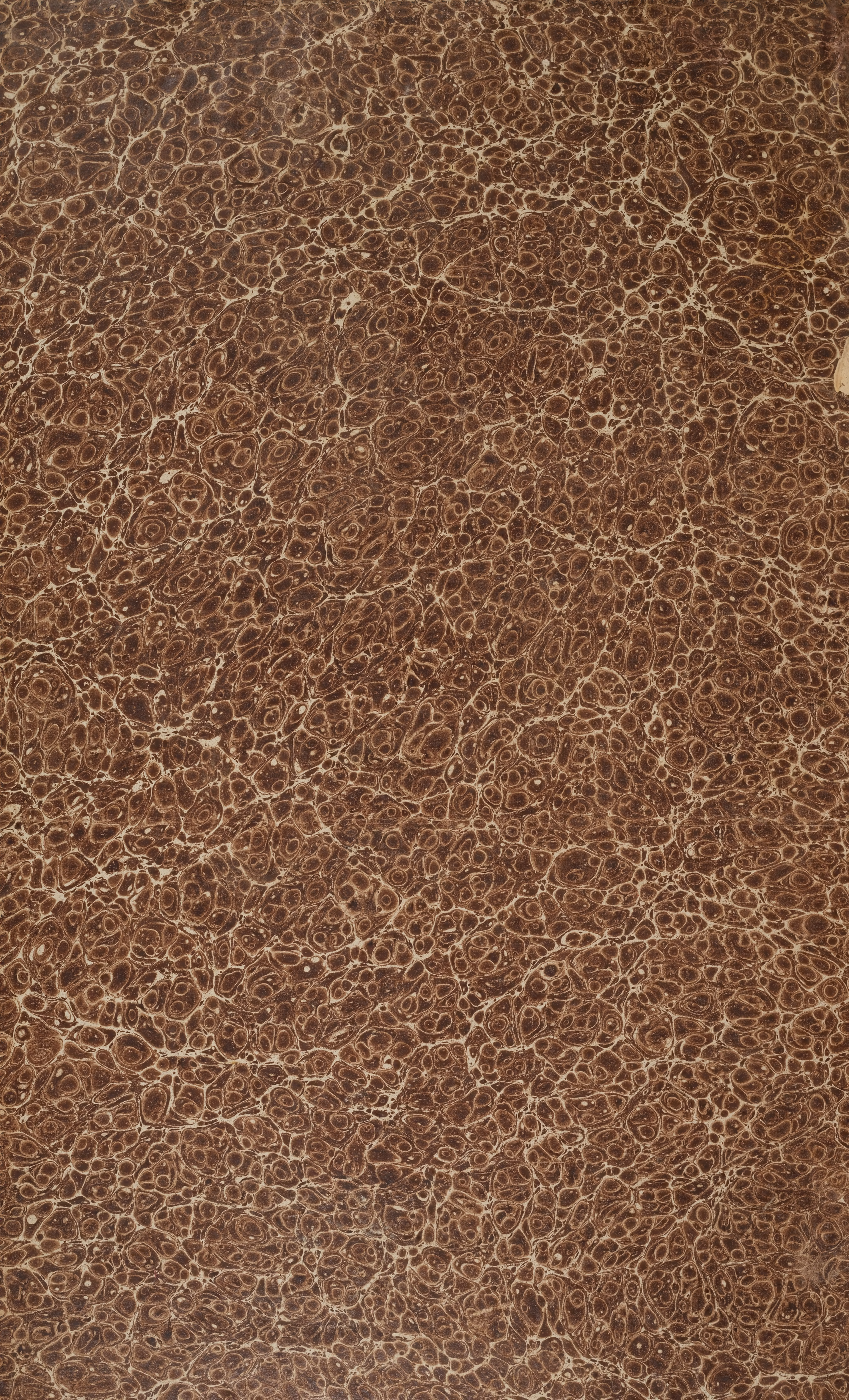








F. 378

95300.

F. 378

BIOGRAPHIE

DE

QUELQUES MÉDECINS CÉLÈBRES

DE L' EUROPE,

QUE

LE DOCTEUR EPIGMENIO DE VILLANUEVA

DEDIE,

AVEC LA CONVENABLE COLECTION DE PORTRAITS,

A D. JOSEPH MARIE DE VERTIZ,

PROFESSEUR DE CHIRURGIE

ET

PASSANT EN MÉDECINE.

MEXICO: L' AN DE 1835.

BIOGRAPHIE



MEXICO: P. A. DE 1933

LÉONARD FUCHS ,

NÉ EN 1501 , A WEMBDINGEN , DANS LE PAYS DES GRISONS ,

MORT A TUBINGUE EN 1566.

LÉONARD FUCHS était bien jeune encore , lorsqu'il eut le malheur de perdre son père , mais une mère tendre , attentive , éclairée , lui rendit ce malheur moins sensible ; elle surveilla et dirigea sa première éducation , cultiva , avec la plus active sollicitude , les heureuses dispositions dont la nature l'avait doué , et lorsqu'elle le confia à des soins étrangers , le jeune Fuchs joignait à un esprit juste , une heureuse facilité et un grand amour du travail. Fuchs étudia successivement dans sa ville natale , à Heilbronn et à Erford , partout ses progrès furent rapides , et à treize ans , il mérita et obtint le titre de bachelier. Il revint alors auprès de sa mère où pendant près de deux années il donna des leçons de latin et enseigna la littérature. Mais une telle carrière était trop étroite pour lui , il se sentait capable d'arriver à une profession plus importante , et quittant le rôle de professeur si doux , si glorieux pour un jeune homme de quinze ans , il partit pour l'université d'Ingolstadt , où il étudia sans relâche et avec une assiduité digne d'éloges , les belles lettres , la langue grecque , la philosophie. C'est dans cette ville , qu'il reçut en 1521 , après des examens brillans le titre de maître-ès-arts , c'est là aussi qu'il lut les premiers écrits de Luther , qu'il les médita et qu'après un mûr examen , il adopta les principes de la religion réformée. Ce changement dans ses croyances religieuses ne fut point chez lui l'effet d'une imagination ardente , de l'amour de la nouveauté , ce fut le résultat d'une conviction profonde , et lorsque plus tard il fut persécuté par les catholiques , lorsque son titre de protestant pouvait nuire à son avancement , à sa fortune , il persista avec courage dans la foi qu'il avait adoptée.

Cependant Léonard Fuchs étudiait la médecine , il obtint le titre de docteur en 1524 , et résolut alors de se livrer exclusivement à la pratique et à l'enseignement de l'art de guérir. Fixé d'abord à Munich , il y vit un assez grand nombre de malades et y acquit rapidement de la réputation ; mais il avait un goût prononcé pour l'enseignement , et il renonça au bout de deux ans à sa clientèle lorsqu'il eut obtenu à Ingolstadt une chaire de médecine. Ses cours furent suivis par un grand nombre d'écoliers , et Fuchs serait resté toujours dans cette ville si le marquis d'Anspach ne lui eut offert la place de premier médecin avec de grands avantages. Il resta sept années auprès de ce prince et c'est pendant son séjour à Anspach , qu'il eut occasion d'observer et de décrire la Suetie , maladie grave , nouvelle , inconnue et qui ravagea presque toute l'Europe. Son livre , où l'on remarque un grand talent d'observation , est encore aujourd'hui un des meilleurs traités à consulter pour connaître cette cruelle épidémie. Fuchs n'avait pas renoncé à la carrière de l'enseignement , il avait même essayé de reprendre ses fonctions académiques à Ingolstadt , mais les persécutions

des catholiques l'avaient forcé d'interrompre ses leçons. Enfin en 1535, le duc de Wurtemberg lui fit offrir la chaire de médecine à Tubingue, il accepta avec empressement et se rendit dans cette ville où il professa jusqu'à sa mort. Léonard Fuchs s'exprimait avec éloquence et précision, ses cours qu'il savait rendre intéressans étaient suivis par un grand nombre d'écoliers, et c'est à lui que l'université de Tubingue dut en grande partie la vogue et la célébrité dont elle jouit pendant tout le temps qu'il y enseigna. Tubingue était pour Fuchs une nouvelle patrie, il ne voulut jamais l'abandonner même pour aller à Pise occuper une chaire bien plus brillante et bien plus lucrative.

Léonard Fuchs a été regardé comme un des restaurateurs de la médecine, il a contribué de tous ses efforts et de toute son influence à la débarrasser de l'empirisme absurde des Arabes, et à la ramener dans la voie de l'observation. Il avait senti toute l'importance des ouvrages d'Hippocrate et de Galien, et il s'efforça de les faire étudier. Il s'occupa aussi de plusieurs sciences accessoires à la médecine et surtout de la botanique, à laquelle il rendit d'importans services en combattant, avec une grande force de raisonnement, une foule d'erreurs grossières, que plusieurs siècles semblaient avoir consacrées et qui s'opposaient à ses progrès ultérieurs. Les meilleurs ouvrages de Fuchs sont ceux qu'il écrivit en faveur d'Hippocrate et de Galien. Ses commentaires sur plusieurs livres de ces grands maîtres, les traductions latines qu'il publia, et plus que tout cela, la vénération profonde avec laquelle il en parla constamment dans ses leçons publiques opérèrent une importante révolution dans la science. Enfin, si long-temps après lui, des médecins se sont encore abandonnés à un aveugle empirisme, c'est parmi ses élèves, parmi ceux qui l'avaient lu et compris, que l'on trouve un grand nombre d'hommes auxquels la médecine doit sa gloire et ses succès.

J.-P. BARTHEZ ,

NÉ A MONTPELLIER EN 1734 , MORT A PARIS EN 1806.

IL est des hommes dont il est très-difficile d'apprécier le mérite, sur lesquels on doit craindre de porter un jugement hasardé. Entourés d'émules et de rivaux, revêtus de titres et de dignités académiques, loués avec enthousiasme par de nombreux disciples, blâmés amèrement par des concurrens jaloux, qui pourra dire exactement quels services ils ont rendus à la science, à l'humanité, quelle fut leur véritable gloire, quels éloges on doit croire, quelles critiques il faut repousser. C'est surtout quand on parle d'hommes qui sont morts depuis peu d'années, dont les partisans et les ennemis vivent encore, que ces difficultés paraissent insurmontables. Barthez, qui fut successivement docteur en médecine, médecin militaire, rédacteur du journal des Savans, professeur à l'université de Montpellier, chancelier-adjoint de la même université, médecin du duc d'Orléans, chancelier titulaire, membre associé de l'académie des sciences et de celle des inscriptions et belles-lettres, médecin consultant du Roi, médecin en chef de tous les régimens de dragons, membre du conseil de santé, conseiller d'État, et depuis la révolution, membre de l'institut, professeur honoraire de la nouvelle faculté de Montpellier, médecin du gouvernement, chevalier de la légion-d'honneur, et médecin consultant de Napoléon; Barthez, qui travailla pendant toute sa vie et avec une constance opiniâtre à reculer les bornes de la science, à classer, à régulariser les connaissances acquises par ses prédécesseurs et par lui-même; Barthez, dont les écrits, tour-à-tour célébrés avec exagération, critiqués avec amertume, méritent d'être lus et médités par tous les médecins, Barthez ne peut encore être jugé, la postérité n'a réellement pas commencé pour lui, l'homme est encore trop présent à la reconnaissance, à l'enthousiasme, à la malveillance, aux inimitiés.

Fils d'un mathématicien distingué, Paul-Joseph Barthez montra dès l'âge le plus tendre cet amour du savoir, ce violent désir d'apprendre, qui seuls peuvent faire surmonter les fatigues et les dégoûts de l'étude. A cinq ans, il souffrit sans se plaindre l'amputation d'un doigt, parce qu'on lui avait promis qu'on ne gênerait plus son goût pour la lecture. Avec de telles dispositions, on conçoit sans peine qu'il dût terminer ses humanités avec succès et promptement. Son intention était de se consacrer à l'état ecclésiastique; mais tel n'était pas le vœu de sa famille: et Barthez commença à seize ans ses cours de médecine; à vingt ans, il était docteur. Sa carrière fut brillante: on a vu quelles récompenses il obtint. Une chose qui surprendra dans un homme comme Barthez, c'est l'importance qu'il mit à de vaines distinctions, étrangères au savoir: je veux parler de sa place de conseiller à la cour des aides, de ses lettres de noblesse, et de son titre de conseiller d'État, auxquels il attachait un si grand prix que peu s'en fallut qu'il n'abandonnât les sciences où son nom brille d'un vif éclat, pour entrer dans la carrière de la politique. Une telle faiblesse pourrait jeter une grande défaveur sur Barthez, et donner une fausse opinion de son esprit, si l'on ne savait avec quelle ardeur il se dévoua constamment à l'étude.

Barthez fut toujours un partisan zélé de la vérité. Si quelquefois ses opinions semblent paradoxales, si, dans ses écrits, on trouve quelques hypothèses erronées, quelques suppositions gratuites, on ne saurait jamais l'accuser de mauvaise foi ; son éloignement pour le mensonge était tel que, dans l'intimité de la conversation, dans un badinage même, il lui était impossible de farder la vérité ; comme homme, comme écrivain, il a pu se tromper, mais jamais il n'a voulu tromper les autres. Malgré quelques défauts, les ouvrages de Barthez, parmi lesquels on doit distinguer les *Nouveaux Elémens de la Science de l'homme*, et la *Nouvelle Mécanique des Mouvemens de l'homme et des animaux*, ont puissamment contribué aux progrès de la médecine, de la physiologie et de la philosophie médicale. Ces écrits, qui assignent à leur auteur un rang élevé, que bientôt sans doute on cessera de lui disputer, paraissant dans un moment où la science était égarée, eurent le mérite de la remettre dans la voie qui seule pouvait la conduire à la vérité.

Depuis long-temps, la doctrine hippocratique languissait dans l'oubli, la physiologie ne marchait plus qu'à l'aide des explications chimiques, physiques et mécaniques ; malgré les efforts de Van Helmont, de Stahl, il n'y avait point de philosophie médicale : les médecins ne possédaient aucune théorie satisfaisante sur la vie. « Barthez étudie les phénomènes qui ont lieu dans les corps organisés vivans, les isole de toute cause étrangère, les subordonne à des facultés spéciales, soumet ces facultés spéciales à un principe unique, qu'il nomme *principe vital*. » Sans en connaître, sans en indiquer la nature et l'essence, il le personnifie, il en fait un agent auquel il soumet tous les phénomènes de la vie. Sa philosophie médicale repose sur une seule base, l'individualité physiologique, l'unité d'action dans l'économie animale. Ces idées premières, que Barthez découvrit par la force de son génie, bien plutôt que par ses observations, ont produit d'immenses résultats. C'est en partant de ces grands principes, posés par le savant professeur de Montpellier, que la physiologie moderne, éclairée ensuite par l'expérience et l'observation des faits, a pu marcher avec vitesse, avec sûreté. Il n'est aucun des livres de Barthez, qui ne renferme des idées grandes, originales, des vues du premier ordre, des explications lumineuses, des aperçus aussi neufs que surprenans ; il n'est aucun de ces livres qui ne puisse être lu et médité avec le plus grand fruit ; mais tous ces écrits demandent trop à l'intelligence des lecteurs, ils renferment trop souvent, comme preuves, non des faits, mais des raisonnemens métaphysiques, des abstractions. Le style en est généralement obscur et sec, et peu d'hommes aujourd'hui ont le courage d'en entreprendre et d'en continuer la lecture. Ce n'est pas sans quelque raison qu'on a dit que Barthez était le Kant de la médecine, et que sa doctrine éprouvait le sort de celle du philosophe allemand. « Elle a fait des enthousiastes, elle a rencontré un nombre plus grand de critiques, et elle a été la mère des doctrines qui lui ont survécu. »

JEAN-NICOLAS CORVISART,

(DES MARETS),

NÉ A DRICOURT, DANS LES ARDENNES, EN 1755, MORT A PARIS EN 1821.

FILS d'un avocat au parlement de Paris, Corvisart, qui rendit de si grands services à l'art de guérir, et qui occupe un rang si distingué parmi les médecins modernes, était par sa famille destiné à suivre la carrière du barreau. Un goût prononcé, une sorte de vocation à laquelle on ne doit jamais résister, le porta à étudier la médecine, et des progrès rapides ne tardèrent pas à justifier son choix. Disciple et ami des Desault, des Leclerc, des Petit, des Rochefort, c'est sous ces maîtres habiles qu'il étudia la médecine, c'est dans leurs leçons, dans leurs conseils, dans leur intimité qu'il puisa cet esprit d'observation, ce tact fin, qui l'ont fait surnommer peut-être avec un peu d'exagération l'*Hippocrate français*, mais qui ont justifié l'éloge qu'on a fait de lui, en disant qu'il avait le génie de la médecine. A peine reçu docteur-régent à la faculté de Paris, Corvisart fut nommé médecin des pauvres de la paroisse de St.-Sulpice. C'est en remplissant avec un zèle exemplaire les fonctions pénibles que lui imposait cet emploi, que Corvisart commença sa réputation de praticien éclairé et d'homme bienfaisant. Lorsque plus tard il fut comblé de dignités et d'honneurs, il n'oublia jamais ses pauvres et sa première clientèle, et plus d'une fois on le vit, lorsque son antichambre était remplie de hauts personnages qui venaient réclamer ses conseils, s'échapper par une porte dérobée, pour aller visiter un de ses anciens malades logé sous les toits, et lui porter les moyens de faire exécuter la prescription que ses lumières avaient dictée.

L'avancement de Corvisart fut rapide, il avait désiré être nommé médecin de l'hospice que madame Necker venait de fonder, mais il fut éconduit par cette dame elle-même parcequ'il se refusait à porter la perruque obligée. En 1788, il succéda à Desbois de Rochefort dans l'emploi de médecin en chef de la Charité; c'est là qu'il trouva l'enseignement clinique à peine ébauché, et qu'en peu d'années il le porta à un tel degré de perfection qu'il en fut regardé comme le véritable fondateur. Nommé en 1797 professeur de médecine à l'école qu'on venait de rétablir, il travailla avec ardeur à y donner à l'enseignement, cette force, cette variété, cette étendue qui ont valu à la faculté de médecine de Paris une réputation européenne, réputation qu'elle a peine à soutenir depuis que la mort ou de maladroites destitutions en ont arraché tant et de si savans professeurs. Nommé premier médecin du premier consul, Corvisart fut chargé d'organiser sa maison médicale, et il apporta dans le choix des hommes qu'il appella à ces places honorifiques une telle impartialité, il sut si bien préférer ceux que la voix publique lui désignait, qu'il ne se fit pas d'ennemis et se concilia l'affection de ceux mêmes qu'il avait été forcé d'éconduire. Corvisart, doué d'un mérite réel, ne connut jamais l'envie, et fut constamment

juste et bienveillant envers ses collègues , prévenant et généreux envers les élèves qui montraient d'heureuses dispositions. C'est lui qui sollicita et obtint du chef du gouvernement, l'ordre de faire ériger à l'Hôtel-Dieu de Paris , cette pierre monumentale en l'honneur de Desault et de Bichat. La faculté de médecine de Paris lui doit beaucoup , c'est Corvisart qui fit placer l'horloge qu'on voit aujourd'hui dans la galerie d'exposition , c'est lui qui donna et le grand jeton à l'effigie d'Hippocrate et le petit à l'effigie d'Esculape ; c'est lui enfin qui plaça dans la bibliothèque une foule d'ouvrages qui manquaient et dont le besoin se faisait vivement sentir aux élèves et aux professeurs ; enfin en 1810 il fonda un prix d'encouragement destiné à celui des membres de la société d'instruction médicale , qui aura fait , pendant l'année , le service le plus actif et recueilli le plus grand nombre d'observations. C'était là se conduire en premier médecin de l'empereur et faire de sa fortune un emploi convenable ; mais de telles fondations ne peuvent suffire à la gloire d'un médecin , c'est par les travaux de toute sa vie , et surtout par les écrits qu'il lègue à ses successeurs qu'il peut espérer vivre dans la postérité. Corvisart a laissé deux ouvrages qui seront toujours consultés et qui seuls suffiraient pour le placer au premier rang parmi les médecins modernes. Le premier est une traduction de la *méthode d'Awenbrugger pour connaître les maladies de la poitrine par la percussion* , avec des notes et un commentaire , où Corvisart s'est montré tour-à-tour observateur profond et praticien éclairé ; l'autre intitulé : *Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux* , est un ouvrage original et sans contredit la monographie la plus complète et la plus lumineuse qu'on ait jamais publiée sur cette importante question. L'auteur y a fixé d'une manière exacte l'état des connaissances sur les affections du centre circulatoire , connaissances que ses travaux ont considérablement augmentées , et c'est encore aujourd'hui , à bien peu de choses près , des vérités et des principes que renferme le livre de Corvisart , que doivent partir les médecins qui veulent traiter le même sujet.

Corvisart , entouré de gloire , d'honneurs , de considération , aimé , estimé de tous ceux qui le connaissaient , goûtant dans l'étude des sciences , et de la littérature qui lui était familière , les douces jouissances qu'elle procure , ne fut pourtant pas réellement heureux : de nombreux chagrins domestiques , et des infirmités précoces troublèrent sa vie. Il mourut à soixante-six ans à la suite d'une maladie longue et douloureuse , pendant laquelle il montra constamment la résignation d'un sage , et fut enterré dans sa terre d'Athis suivant le vœu qu'il en avait exprimé.

HERMANN BOERHAAVE,

NÉ A WOORHOUT EN 1668 , MORT A LEYDE EN 1738.

L'UN des plus illustres médecins du dix-huitième siècle , Hermann Boerhaave , était fils du pasteur de Woorhout , et son père , homme pieux et éclairé le destinant au saint ministère , voulut l'y préparer dignement , et ne négligea rien pour sa première éducation. Le jeune Hermann à onze ans savait le grec et le latin. Il montrait déjà cet esprit méthodique , cette mémoire heureuse et cet ardent amour du travail qui présageaient de si grands succès. Privé à la fois de son père et de sa modique fortune , Boerhaave , à quinze ans et au milieu des études les plus brillantes , se vit sur le point de renoncer à la carrière des lettres et des sciences ; mais l'appui de Van Alphen et les ressources qu'il sut se procurer en donnant des leçons de mathématiques , lui permirent de rester à l'université. C'est à cette époque , comme l'a très-bien dit un des biographes de Boerhaave , que l'on admire surtout la vaste portée de son intelligence , puisqu'en s'occupant des mathématiques par besoin , il cultiva la théologie par état , la médecine par curiosité , et presque toutes les parties des connaissances humaines par une suite de l'activité et du goût qui l'entraînaient à la recherche de tous les genres de vérité. Jusqu'à vingt-deux ans , Boerhaave voulut se conformer à la dernière volonté de son père : c'est vers ce but que ses études étaient plus spécialement dirigées , c'est dans cette intention qu'en 1687 il avait prononcé , sous la présidence de Gronovius , un discours académique , où il démontrait que Cicéron avait victorieusement combattu la doctrine d'Épicure et où il refutait avec talent les opinions de Spinoza ; c'est dans cette intention aussi qu'en 1689 , il avait présenté , pour être reçu docteur en philosophie , une dissertation sur la distinction à établir entre l'âme et le corps. Ces deux morceaux sont brillans d'érudition et d'éloquence , et le premier lui valut une médaille d'or que la ville de Leyde crut devoir lui décerner. Ce n'est qu'en 1690 et après avoir été chargé de collationner le catalogue d'une immense bibliothèque , et avoir , comme il le dit lui-même , reçu les otages d'un meilleur sort , qu'il se livra presque exclusivement à l'étude de la médecine. Quelques leçons de Drelincourt qui fut son premier et son unique maître , quelques démonstrations anatomiques , voilà tout ce qu'il dut aux autres , tout le reste fut son ouvrage et le fruit de la lecture méthodique des livres publiés par les médecins de tous les temps. A vingt-cinq ans , Boerhaave était docteur en médecine ; mais alors encore il ne songeait qu'à mériter une place de pasteur , lorsque quelques doutes injustement élevés sur son orthodoxie , le firent tout à fait renoncer à une carrière où il ne restait engagé que par respect pour la mémoire de son père. L'étude de la médecine , de la chimie , de la botanique et la pratique de l'art de guérir , occupèrent Boerhaave pendant quelques années ; mais en 1701 , nommé professeur adjoint à la chaire de médecine de l'université de Leyde , dont il devint titulaire en 1709 , il se livra avec passion à l'enseignement public , et rappela par ses succès , la gloire et l'influence de ces anciennes écoles de la Grèce où un nombre immense de disciples de tous les âges , se pressaient aux leçons des philosophes les plus célèbres. On a dit que Boerhaave avait honoré et enrichi sa patrie , et le fait est vrai , puisque , tant que ce grand homme enseigna , le nombre de ses auditeurs fut si considérable , que plusieurs

fois il fallut agrandir l'enceinte de la ville, et que Leyde devint la capitale du monde savant. Boerhaave joignait à sa réputation de professeur, celle du praticien le plus profond, le plus exercé ; aussi n'était-il pas le médecin de Leyde, mais le médecin de l'Europe et pour ainsi dire du monde entier. Son nom avait pénétré sur tous les points du globe, partout où il existait une lueur de civilisation, et de tous les pays on venait chercher ses conseils, comme on venait écouter ses leçons. Presque tous les médecins du nord de l'Europe, qui illustrèrent le dix-huitième siècle, étaient ses élèves et se glorifiaient d'avoir étudié à Leyde. Nul professeur, depuis les temps anciens, ne peut se vanter d'avoir formé autant de disciples célèbres que le grand Boerhaave ; nul ne saurait non plus prétendre à une élocution plus facile, à une érudition plus sage et plus variée, à une éloquence plus attachante, à une habileté plus grande pour exciter et soutenir l'attention.

Lorsque Boerhaave ouvrit son premier cours, il prononça un discours aussi remarquable par la pureté du style que par la profondeur des idées, où il engageait ses auditeurs à lire et à prendre pour modèle les ouvrages d'Hippocrate. Depuis, chaque fois qu'il en trouva l'occasion, il ne manqua jamais de rendre un juste hommage au père de la médecine, et pourtant il s'écarta lui-même de la route qu'il avait si souvent indiquée. On sait, en effet, que mettant à profit toutes les opinions médicales et n'en admettant aucune exclusivement, il fonda une doctrine nouvelle où le vitalisme, la chimie, la mécanique et les lois du calcul servent tour-à-tour à expliquer les phénomènes de la vie. Cette doctrine, présentée par un homme qui jouissait d'un ascendant universel, fut reçue avec enthousiasme dans toute l'Europe, mais ne survécut que quelques années à celui qui l'avait fondée. Il n'en est pas de même des ouvrages dont il a enrichi la science et où se montre toute l'étendue de son génie. Ses *instituts de médecine* et ses *aphorismes* chefs-d'œuvres d'érudition, de rédaction et de correction de style, vivront éternellement, seront lus et médités avec succès par les médecins instruits de tous les siècles, et offriront le tableau le plus vaste, le plus précis, le plus complet qu'on eût encore vu dans les sciences, s'il était possible de les dépouiller des hypothèses sur lesquelles l'auteur appuya sa doctrine. On doit encore à Boerhaave d'excellens essais de chimie, science qu'il cultiva avec le plus grand succès, et à laquelle il donna le premier l'importance qu'elle mérite si bien ; il laissa aussi de nombreux écrits sur la botanique qu'il enseigna pendant long-temps, et à laquelle il fit faire de grands progrès.

Boerhaave comblé d'honneurs, de gloire et de richesses, honoré par ses concitoyens autant pour ses vertus que pour ses talens, admiré par les savans de tous les pays, révérend par ses nombreux disciples devenus ses amis et ses dignes émules, mourut au sein de sa famille avec le calme et la résignation d'un philosophe chrétien. La ville de Leyde qui lui avait donné tant de preuves d'affection, et qui dix ans avant s'était trouvée spontanément illuminée le jour, où, après une maladie grave, Boerhaave sortait pour la première fois, ne se montra pas ingrate après sa mort, et lui fit ériger un tombeau d'une élégante et noble simplicité, sur lequel on lisait cette belle et laconique inscription : *salutifero Boerhaavii genio sacrum*, et ces trois mots qui formaient la devise chérie de cet homme illustre : *simplex sigillum veri*.

ÉDOUARD JENNER ,

NÉ EN 1749 A BERKELEY , DANS LE COMTÉ DE GLOCESTER ,
MORT DANS LA MÊME VILLE , EN 1823.

LE plus jeune des fils d'une famille nombreuse et considérée, Edouard Jenner, dont le nom est immortel comme le service qu'il rendit à l'humanité, montra dès sa plus tendre jeunesse ce goût pour l'étude, cet esprit d'observation, cette constance dans le travail, qui peuvent seuls conduire aux grandes découvertes. Inoculé à huit ans, il eut une éruption variolique grave dont il suivit avec attention les symptômes, la marche et les progrès, et dont il conserva toute sa vie un vif et pénible souvenir. Jeune encore, il perdit son père, et c'est à Cirencester d'abord et à Londres ensuite qu'il étudia la médecine et se montra le digne élève des maîtres habiles auxquels sa famille l'avait confié. A peine ses études étaient terminées que plusieurs offres avantageuses lui furent faites : John Hunter son maître et son ami voulait qu'il devint professeur à l'école de physiologie que ce grand homme travaillait à fonder ; le gouvernement le désignait en qualité de naturaliste pour accompagner avec Banks le capitaine Cook ; enfin on lui proposait dans l'Inde une association qui lui promettait une prompte et brillante fortune. Aucune de ces propositions ne le séduisit ; tous ses vœux, toute son ambition se bornaient au désir d'aller cultiver les sciences et l'histoire naturelle au sein de sa famille dans son pays natal, et il quitta Londres pour se rendre à Berkeley où l'attendaient la fortune et la gloire dont il semblait s'être éloigné pour jamais. Tranquille, heureux au sein de sa retraite, Jenner partageait son temps entre la pratique de la médecine et des recherches sur l'histoire naturelle, dont plusieurs ont été utiles et lui méritèrent promptement une place à la société royale de Londres, lorsque son génie observateur et peut être quelques vagues renseignements le conduisirent à découvrir dans la vaccine un préservatif assuré contre la petite vérole. Il avait souvent entendu parler, dans le comté qu'il habitait, de la propriété que la communication d'une éruption du pis des vaches avait pour préserver de la variole ; toutes ses pensées se dirigèrent vers la vérification de ce fait extraordinaire que les hommes instruits regardaient alors sans examen comme un préjugé. Ses premières tentatives n'eurent aucun résultat satisfaisant, mais Jenner n'était pas homme à se laisser décourager par la difficulté ; il continua ses expériences avec une constance admirable, et en 1798, il put faire paraître un ouvrage intitulé : *An inquiry into the causes and effects of the variolæ vaccinae*, etc. où la propriété anti-variolique de la vaccine était mise hors de doute, et où se trouvaient indiqués les divers procédés au moyen desquels on pouvait employer ce précieux préservatif. En faisant un secret de sa découverte, Jenner aurait pu amasser une fortune immense, mais son âme se serait indignée à l'idée de priver la société d'un moyen qui pouvait contribuer si puissamment à son bonheur, à sa conservation, et il fit tous ses efforts pour donner de la publicité à ses travaux. On sait quels obstacles il eut d'abord à surmonter, et combien plus tard il rencontra de partisans et de

protecteurs. La vaccine s'est répandue dans le monde entier, et depuis plus d'un quart de siècle, des millions d'enfans, grâce à cet admirable moyen, ont pu braver un fléau qui avait si souvent dépeuplé des contrées tout entières. Il ne reste plus aujourd'hui aucun doute sur sa constante efficacité; en vain quelques obscurs praticiens, quelques zélés partisans des vieilles routines, quelques hommes entraînés par le désir de faire parler d'eux, ont nié et nient encore ses propriétés préservatives; pour tous les médecins éclairés, pour tous ceux qui savent observer et que guide un véritable amour de l'humanité, les vertus bien-faisantes de la vaccine sont hors de toute espèce de doute, et le nom de Jenner ne sera jamais prononcé qu'avec reconnaissance et admiration.

On a voulu contester au médecin de Berkeley le mérite de sa découverte; des Français l'ont attribuée au vénérable Rabaut Pommier, des Allemands l'ont revendiquée pour leur patrie, enfin on a prétendu qu'elle était consignée dans plusieurs ouvrages sanskrits; toutes ces allégations plus ou moins exactes n'ont rien ôté à la gloire de Jenner. Peu importe en effet, que Rabaut ait ou non raconté à un médecin anglais ce qu'il avait entendu dire des propriétés du cow-pox; qu'un médecin de Goëtingue ait consigné en 1768 les mêmes idées dans un journal; qu'on ait enfin trouvé, depuis les travaux de Jenner, des manuscrits indiens où la vaccine est indiquée et décrite, quand il est aujourd'hui hors de doute que Jenner n'a jamais eu connaissance de ces faits et qu'il ne dut sa découverte qu'à ses propres observations. Que d'autres aient eu les mêmes idées que lui, Jenner n'en est pas moins le seul entre les mains duquel elles aient fructifié. « Ce n'est pas ce qu'on entreprend, a-t-on dit de Washington, c'est ce qu'on achève, et ce qu'on affermit, qui fait la gloire. » Et personne ne contestera que Jenner a seul *achevé* et *affermi* ce que d'autres avaient bien pu soupçonner avant lui. Quant à l'esprit national, il devrait aujourd'hui rester étranger à ces misérables discussions d'amour-propre, à ces inutiles querelles de priorité: aux yeux du philosophe, le monde entier est une patrie, et le véritable philanthrope sera toujours le concitoyen de tous ceux qu'il aura éclairé ou servi.

L'Angleterre a récompensé dignement celui qui venait de rendre au monde un aussi grand service. Le parlement lui vota deux fois des sommes assez fortes pour assurer une brillante fortune à celui qui avait toujours montré si peu d'ambition. Toutes les autres nations voulurent aussi lui payer un tribut de reconnaissance, toutes les sociétés de médecine de l'Europe s'empressèrent de se l'associer, plusieurs souverains lui écrivirent en lui adressant de magnifiques cadeaux, dans plusieurs lieux des médailles furent frappées en son honneur. Mais ce qui donna le plus de joie à cet homme simple et généreux, ce fut de voir avant sa mort une génération tout entière brillante de jeunesse et de beauté, et qu'il pouvait s'enorgueillir d'avoir préservée du plus horrible des fléaux.

Jenner, comblé d'honneur et de gloire, ne renonça jamais à sa douce retraite, il continua jusqu'à ses derniers jours à travailler pour la science et pour l'humanité, et mourut doucement au sein de ses nombreux amis, et au milieu des concerts de reconnaissance qu'on lui adressait de tous les points du globe.

JEAN-ALPHONSE BORELLI ,

NÉ A NAPLES EN 1608 , MORT A ROME EN 1679.

PROVOQUER un changement brusque dans la marche des idées, créer une école nouvelle, s'entourer de disciples nombreux et assidus, fonder une secte enfin, n'appartient qu'à l'homme de génie, à celui qui a su marcher dans une route jusqu'alors inconnue, à celui qui, par ses connaissances variées, par l'importance de ses travaux a su prendre un ascendant marqué sur ses auditeurs et sur ses collègues. Tels furent la plupart des hommes qui opérèrent de grandes révolutions dans les sciences, tel fut Borelli que l'on doit regarder comme le fondateur et le chef de la secte *Iatro-mathématique*, de cette secte médicale, où, après avoir appliqué avec avantage les lois de la statique aux mouvemens des organes de la locomotion, on voulut soumettre les phénomènes les plus compliqués de la vie aux lois de la mécanique et les expliquer par des formules algébriques. Cette secte qui joue un rôle important dans l'histoire de la médecine, a long-temps entravé la marche de la science et devrait attirer le blâme bien plutôt que l'éloge, sur celui dont elle fut l'ouvrage; s'il n'était pas démontré aujourd'hui que Borelli était loin de soupçonner les fausses applications que Bellini et plusieurs de ses autres disciples devaient faire de ses découvertes; si ces découvertes, sagement restreintes aux organes de la locomotion n'avaient pas utilement servi la physiologie et la théorie des mouvemens. Son traité *de motu animalium*..... ouvrage qui ne fut publié qu'après sa mort, et auquel probablement il se proposait d'ajouter encore, pouvait seul lui assurer une grande réputation. La première partie surtout, qui parut à Rome en 1680, sera toujours consultée avec fruit par les physiologistes de tous les temps. En suivant la même route que Borelli, en profitant de ses ouvrages, d'autres médecins sont arrivés sans doute à des découvertes nouvelles, à des résultats plus précis, plus certains; mais il n'en est pas moins le premier qui ait démontré que les os des membres sont de véritables leviers; que les muscles en se contractant sont les puissances qui les font mouvoir; que ces appareils vivants sont soumis entièrement aux lois de la mécanique; que dans l'homme et dans les animaux les muscles sont très-défavorablement disposés, relativement aux os qu'ils sont destinés à mouvoir et doivent être doués d'une énergie considérable pour l'exécution du moindre mouvement; enfin que cette disposition défavorable en apparence devenait indispensable pour conserver aux membres leur finesse, leur élégance et leur légèreté. Ces vérités ont été confirmées depuis par un grand nombre d'expériences, il n'en est pas de même des calculs de Borelli et de ses évaluations en chiffre qui se ressentent à la fois et du peu de secours que lui offrait la mécanique de son temps et de l'extrême difficulté où l'on sera toujours d'évaluer des mouvemens dont le premier moteur est inconnu.

Borelli avait des connaissances très-variées , il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur l'anatomie , sur la médecine pratique , sur les mathématiques et sur l'astronomie. Parmi ces derniers on doit citer un traité sur les planètes , où , d'après les observations d'Hodierna il cherche à déduire la théorie des mouvemens des satellites de Jupiter. Ce travail très-remarquable pour l'époque où il a été composé a été jugé digne d'attention par le célèbre Cassini. C'est dans ce livre intitulé : *Theoricæ mediceorum planetarum ex causis physicis deductæ* , que Lalande et Montucla ont tous deux reconnu que Borelli avait le premier fait usage des principes de l'attraction. Il était loin sans doute d'avoir pressenti toute l'universalité de cette loi , d'avoir connu ses nombreuses et utiles applications , de l'avoir annoncée avec certitude ; tant de gloire était réservée à Newton. Mais il la soupçonna , ses écrits en font foi et cette identité de découverte avec le plus grand physicien de l'Angleterre prouve assez l'étendue de ses connaissances et la force de son génie.

L'histoire nous a transmis fort peu de détails sur la vie privée et les actions de Jean-Alphonse Borelli , on sait seulement que destiné dès sa jeunesse à la médecine , il montra toujours un goût prononcé pour les mathématiques et la philosophie , et se livra avec passion à l'étude des ces sciences tout en s'initiant aux secrets de l'art de guérir. Plus tard il préféra l'enseignement à la pratique et il occupa avec succès des chaires de mathématiques et de philosophie à Pise et à Florence. Le désir de s'instruire l'avait conduit à Messine où il observa et décrivit une éruption de l'Etna , enfin fatigué du monde , avide de ce calme et de ce repos si précieux quand on veut se livrer à la composition de grands ouvrages , il se retira à Rome dans la maison des clercs réguliers de saint Pantaléon , appelés des écoles pieuses , dont le général était son ami et auprès duquel il termina sa carrière. Cet ami a publié les ouvrages que Borelli n'avait pas eu le temps de faire paraître. C'est à lui qu'on doit les deux parties du traité sur les mouvemens , mais on a droit de regretter que dans l'éloge de Borelli qu'il plaça en tête de ce livre , il n'ait point parlé des actions de ce médecin célèbre , et se soit borné à louer ses vertus et ses talens.

PAUL ZACCHIAS ,

NÉ A ROME EN 1584 , MORT DANS LA MÊME VILLE EN 1659.

ON ne sait presque rien sur la vie de ce médecin célèbre , dont les ouvrages font encore autorité ; l'histoire nous a conservé seulement que Paul Zacchias était médecin du Pape Innocent X et proto-médecin des états de l'église ; qu'il était doué d'une érudition immense et d'une force de tête telle qu'il put s'occuper avec succès de presque toutes les branches des connaissances humaines ; qu'il cultiva les belles-lettres , la poésie , la musique , la peinture , et presque toutes les sciences ; enfin que cette variété de connaissances ne nuisit pas à son savoir comme légiste et comme médecin.

Deux écrits en langue italienne , l'un sur *la vie quadragésimale* qui roule sur les dispenses des abstinences du carême , l'autre sur *les maladies hypocondriaques* , sont à-peu-près oubliés maintenant. Le dernier renferme pourtant quelques observations intéressantes et plusieurs réflexions d'une philosophie qui dépasse de beaucoup l'époque où il a été tracé.

Mais son plus beau titre de gloire , le seul qui lui ait mérité un rang distingué parmi les hommes qui ont le plus contribué aux progrès de la science et de la civilisation , est son vaste traité intitulé : *Questiones medico-legales, in quibus omnes eæ materiæ medicæ, quæ ad legales facultates videntur pertinere, proponuntur, pertractantur, resolvuntur*, et dont l'édition la plus correcte a trois volumes in-folio , et fut imprimée à Lyon en 1726. Cet ouvrage immense et où l'auteur s'abandonne beaucoup trop au plaisir de citer et d'accumuler en foule des autorités souvent peu importantes , peut être envisagé avec juste raison comme le point de départ de la médecine-légale. Avant lui sans doute il existait une médecine-légale pratique , consignée dans les lois , dans les codes , dans les réglemens , mais d'immenses lacunes restaient à remplir , de graves erreurs restaient à corriger , il n'a pas tout fait , une semblable tâche était au-dessus des forces humaines , mais il a ouvert une carrière nouvelle qui depuis a été parcourue par un grand nombre de médecins habiles ; c'est par Paul Zacchias , en un mot , que la médecine-légale est devenue une science , c'est depuis lui seulement qu'on a bien senti toute l'importance des secours que la médecine peut prêter à la législation.

En parcourant le recueil de ces questions médico-légales , on est étonné d'y rencontrer à côté de l'examen d'une foule de cas de consciences , qui ne peuvent guère intéresser même les théologiens d'aujourd'hui , des dissertations d'un intérêt tout-à-fait majeur , et des idées d'une telle portée , qu'on les croirait nées seulement à la fin du dernier siècle. Sa définition des âges , la gradation importante qu'il établit dans les quatre grandes époques de la vie , ses réflexions sur la difficulté d'établir d'une manière précise le mo-

ment de la nubilité, ses pensées sur la vieillesse et la décrépitude, la manière lucide, saine, et philosophique, dont il traite la question si difficile des ressemblances, son opinion sur l'indulgence qu'on doit avoir en général pour les individus privés en naissant d'un ou de plusieurs sens, comme les aveugles, les sourds-muets, etc., l'énergie avec laquelle il s'élève contre les mariages disproportionnés malgré les dispenses canoniques, ses pensées sur la sur-conception et sur la superfétation, sur les grossesses ignorées et les accouchemens imprévus, la description qu'il donne des signes de l'accouchement, la décision motivée qu'il prend, malgré l'avis des théologiens, de conserver de préférence la vie à la mère dans le cas où l'on ne peut sauver et la mère et l'enfant, sont autant de morceaux qui méritent d'être médités, qui sont d'une grande justesse, et dont la plupart pourraient figurer dans un ouvrage tout-à-fait moderne, sauf quelques modifications exigées par les changemens survenus dans la législation.

Il faut consulter aussi son plaidoyer en faveur de la femme d'Aurelius Lingius à qui l'on contestait la légitimité d'un enfant qu'elle avait mis au monde six mois après la mort de son mari, sous prétexte que ce mari était habituellement malade long-temps avant de succomber; son plaidoyer en faveur d'une jeune fille qu'on accusait de supposition de part, parce qu'elle était devenue mère avant d'avoir donné des signes de nubilité; son plaidoyer en faveur d'héritiers qui s'appuyaient sur une question de survie; ils annoncent un grand talent, une vaste érudition, un esprit droit, des idées philosophiques très-relevées, un sentiment intime du juste et de l'injuste. Ce recueil trop long, trop diffus tel qu'il est, deviendrait un livre classique si une main habile voulait en extraire tout ce qui a vieilli, tout ce qui appartient à de vaines discussions théologiques, et mettait dans un ordre convenable ce qui tient seulement à la médecine-légale.

GASPARD BAUHIN ,

NÉ A BALE EN 1560 , MORT DANS LA MÊME VILLE , EN 1624.

IL est bien rare que les hommes justement célèbres , s'abandonnent aveuglement à l'impulsion que l'on cherche à leur donner ; presque toujours un penchant plus fort que l'obéissance les entraîne impérieusement , malgré le désir de leur famille pour ainsi dire malgré eux-mêmes , vers la profession qu'ils doivent illustrer ; une voix intérieure , une sorte de prescience semble leur répéter sans cesse : ne t'écarte pas de la route que la nature t'a destiné à parcourir , surmonte avec courage les obstacles que l'on t'oppose , garde-toi de céder à de vaines sollicitations , la gloire est là pour récompenser tes efforts , l'avenir et ta célébrité justifieront ton choix. Si Gaspard Bauhin eut suivi sans résistance les avis de son père , il eut consacré sa vie à l'étude de la théologie , mais une santé délicate , une intelligence peu précoce et plus que tout cela , un goût déjà décidé pour l'histoire naturelle , l'engagèrent à demander un autre état , et il put étudier tout à la fois et la médecine et l'histoire naturelle. Son frère aîné et son père furent ses premiers maîtres , car sa famille offre l'exemple peu commun de six générations successives , toutes , consacrées au culte de la médecine ; et , sous ce rapport on l'a comparée assez heureusement à celle des Asclépiades. Il entendit ensuite les savantes leçons de T. Zwinger et de F. Plater et serait peut-être resté sous ces illustres professeurs , si en 1577 , une épidémie meurtrière , qui désolait sa ville natale , ne l'avait fait fuir et se réfugier en Italie où il suivit avec fruit les cours de l'université de Padoue. Cette conduite serait sans doute peu digne d'un médecin , mais Gaspard Bauhin n'avait alors que dix-sept ans , il ne voyait point encore de malades , et il crut pouvoir , sans honte s'éloigner de sa patrie où , sans utilité pour ses concitoyens , sa vie était à chaque instant compromise.

En Italie , Bauhin se livra à l'étude de l'anatomie et de la botanique , il parcourut presque en entier la patrie d'Horace et de Virgile , et après deux années d'absence , revint dans sa ville natale , riche de connaissances et de découvertes nouvelles. Il ne resta que peu de tems au sein de sa famille et partit bientôt pour Montpellier , où , sous le patronage de Dortoman , il fut immatriculé en 1579. Quoique le nom de Bauhin ait figuré sur les registres de cette faculté pendant près d'une année , tout semble prouver , qu'il s'absenta pour aller suivre à Paris les cours de Séverin Pineau. L'année suivante , il se proposait de visiter les principales universités de l'Allemagne , lorsque son père le rappela et l'engagea à se fixer près de lui. L'académie de Bâle admit bientôt Gaspard Bauhin au nombre de ses professeurs et lui accorda la permission de disséquer le cadavre d'un homme et de faire des cours particuliers de botanique. De ce moment date sa célébrité ; reçu docteur en 1581 , toutes les dignités académiques furent la noble récompense de ses nombreux et utiles travaux. En 1582 , il était professeur de langue grecque ; en 1589 il remplissait une chaire créée exprès pour lui où il enseignait à la fois l'anatomie et la botanique ; en 1596 il

était médecin du duc de Wurtemberg; enfin en 1614 il avait succédé à Félix Plater dans l'enseignement de la médecine pratique et joignait à ses titres nombreux celui de physicien ou premier médecin de la ville de Bâle. Sa vie toute entière fut partagée entre l'étude des sciences, les devoirs de l'enseignement, les travaux du cabinet et une pratique médicale assez étendue.

En mourant, Gaspard Bauhin, laissa un nom dont la juste célébrité s'est maintenue jusqu'à nous. Ses contemporains ont peut-être été trop loin dans les éloges dont ils l'ont comblé, mais il a bien moins encore mérité l'injuste dédain avec lequel quelques modernes n'ont pas craint de le traiter. Sans doute il sacrifia trop souvent l'observation au vain désir d'étaler une érudition immense; il étudia plus dans les livres que dans la nature; ses ouvrages sont moins des traités que des compilations, à cela se bornent les reproches qu'il a encourus, et encore ces reproches sont-ils bien plutôt dûs à son siècle qu'à lui-même. Mais le premier il osa tenter d'établir une concordance complète et méthodique des différens noms, donnés presque au hasard, aux plantes et aux parties du corps humain. Il parvint, en grande partie, du moins, à débrouiller le chaos ou l'arbitraire des noms, leur multiplicité, leurs diverses interprétations avaient fait tomber la science. Son *Pinax*, ouvrage immense, qui exigea quarante ans de travaux et de recherches longues et pénibles, offre une synonymie presque complète de six mille végétaux, décrits ou mentionnés dans les ouvrages les plus importants depuis Théophraste et Dioscoride jusqu'en 1590. Ce livre devenu classique et dont les naturalistes de nos jours ne sauraient encore se passer, pouvait seul suffir à sa gloire; mais il rendit à l'anatomie, le même service qu'à la botanique; il publia une synonymie et créa une nomenclature ingénieuse dans laquelle on trouve un grand nombre d'expressions et de dénominations adoptées et consacrées depuis par notre savant maître, M. le professeur Chaussier. Voilà ses véritables titres à la réputation. Gaspard Bauhin ne fut point l'inventeur d'un de ces systèmes ingénieux qui ont rendu l'étude si facile, il n'enrichit point la science d'un grand nombre de faits nouveaux, mais il travailla avec une admirable constance à la rendre accessible à tous et c'est en profitant de ses travaux que ses successeurs ont pu rapidement la porter au point de perfection où elle est parvenue aujourd'hui.

JÉRÔME FABRIZIO ,

(**FABRICE D'AQUAPENDENTE**),

NÉ EN 1537 A AQUAPENDENTE , MORT A PADOUE EN 1619.

IL est bien peu de médecins, bien peu de savans, qui aient joui pendant leur vie d'autant de gloire , d'honneur , de considération, que Fabrice d'Aquapendente ; il en est bien peu aussi dont la réputation soit parvenue plus entière à la postérité. Né de parens peu fortunés, mais qui connaissaient le prix d'une bonne éducation , Fabrice fut envoyé de bonne heure à l'université de Padoue. Ses progrès furent rapides , et toutes ses études furent marquées par de brillans succès. Après avoir terminé sa philosophie , il se destina à la médecine, mais déjà ses heureuses dispositions , son assiduité au travail , et ses premiers triomphes sur ses jeunes condisciples avaient annoncé ce qu'il pouvait être un jour; aussi trouva-t-il des protecteurs puissans dans les professeurs de l'université et surtout dans le célèbre Fallope, dont il fut tour-à-tour le disciple assidu , l'ami , l'émule et le digne successeur. C'est sous un tel maître que Fabrice étudia l'anatomie et la chirurgie; c'est aidé de ses conseils et de son crédit , qu'il se vit entouré de tous les moyens qui pouvaient utilement concourir à son instruction, et qu'il parvint au doctorat après des examens qui ne faisaient pas moins d'honneur au maître qu'à l'élève. Dans les dernières années de sa vie , Fallope avait souvent confié à Fabrice le soin de le remplacer dans son cours, lorsque ses infirmités ou ses occupations le forçaient de l'interrompre; après sa mort , arrivée en 1562, l'université désigna Fabrice d'abord pour faire les démonstrations anatomiques, et trois ans après elle lui accorda la chaire de chirurgie. Dès-lors , la renommée de Fabrice d'Aquapendente alla toujours en augmentant, des élèves de tous les pays se pressaient en foule à ses leçons , c'est pour placer ses nombreux auditeurs qu'en 1585 , il fit , à ses frais , construire un nouvel amphithéâtre à l'université , et qu'en 1593 le sénat de Venise en fit élever un autre beaucoup plus vaste , sur la porte duquel on lisait une inscription qui rappelait le nom et les talens de Fabrice d'Aquapendente. C'est vers la même époque que les sénateurs de Venise , non contents d'avoir accordé à ce célèbre professeur deux chaires à la fois , d'avoir en sa faveur déclaré primaire la chaire d'anatomie qui jusquelà n'avait été qu'accessoire, de lui avoir accordé des appointemens énormes et hors de toute proportion avec ceux des autres professeurs, lui décernèrent encore la préséance sur les professeurs de philosophie , le nommèrent citoyen de Padoue , lui élevèrent une statue , lui décernèrent une chaîne d'or, lui accordèrent le titre de chevalier de Saint-Marc , et lui assignèrent une retraite honorable avec le droit de choisir lui-même son suppléant. Tant de faveurs accumulées sur la tête d'un seul homme prouvent assez quelle estime on avait de ses talens et de son caractère. On peut sans doute trouver un peu d'exa-

gération dans cette reconnaissance , mais on doit rendre à Fabrice la justice de dire que , comblé de biens et d'honneurs comme professeur , il refusa constamment les honoraires qui lui étaient dus comme praticien. On sait que , forcé de recevoir quelques riches présens de ceux auxquels son habileté et ses soins avaient rendu la santé , il les rassembla dans un cabinet dont l'entrée portait cette inscription : *Lucri neglecti lucrum*. Fabrice possédait sur les bords rians de la Brenta une maison , que l'on désigne encore quelquefois sous le nom de *la Montagnuola d'Acquapendente* , et dans laquelle il se proposait de couler , au sein d'une société choisie , une heureuse et honorable vieillesse ; mais un si doux espoir ne put se réaliser , l'envie et la plus basse ingratitude troublèrent ses derniers momens , et , si l'on en croit des récits dont il est toujours difficile de vérifier l'exactitude , ce grand homme après avoir plus d'une fois échappé au fer des assassins , périt empoisonné par ceux qui attendaient impatiemment sa fortune et le payaient ainsi des nombreux bienfaits dont il les avaient comblés.

Fabrice d'Aquapendente a laissé de nombreux ouvrages qui , presque tous encore aujourd'hui , passent pour classiques et méritent d'être consultés par les chirurgiens et les anatomistes. Il a fait d'importantes découvertes en anatomie , c'est lui qui le premier a connu les valvules des veines , dont il ne sut pas , il est vrai , découvrir le véritable usage , mais dont l'existence une fois constatée conduisit plus tard Harvey son disciple à trouver la circulation du sang. Le premier il a bien décrit l'épiploon , reconnu les vaisseaux omphalo-mésentériques , montré la différence qui existe entre l'appendice cacal de l'homme et celui des autres animaux , etc. : on lui doit aussi d'utiles procédés chirurgicaux , d'importantes améliorations dans la construction de quelques instrumens , de précieuses observations. Quelques écrivains célèbres , et Haller entr'autres , ont cherché à diminuer la gloire de Fabrice , mais comme l'a très-bien dit un des biographes de ce grand homme :
» Sa place est aujourd'hui irrévocablement fixée. Regardé , à juste titre , comme un des
» plus beaux ornemens de l'université de Padoue , il est rangé parmi les bons écrivains ,
» les plus fameux anatomistes et les plus célèbres chirurgiens du seizième siècle. » Cette dernière partie du jugement de M. le docteur Chaumeton est conforme à l'opinion du grand Boërrhaave , lorsqu'il disait de Fabrice d'Aquapendente : *Superavit enim omnes et nemo illi hanc disputat gloriam*.

Lettre du Baron Dubois
A M^r le Docteur**

La note que vous m'avez adressée,
mon cher confrère, n'est pas assez
détailée pour que je puisse y
répondre d'une manière satisfaisante
pour vous et pour moi.

La maladie pour la quelle vous
me consultez, est ancienne, il faut
en connaître les antécédens et surtout
les moyens qu'on en a employés jusqu'ici.
Les effets qui en ont été la suite &c.

Je vous prie, Mon cher confrère,
mes salutations, &c.

Au Dubois

Paris le 20 juin 1822.

Wilna le 12 décembre 1812.

A. S. M. Alexandre 1.^{er} Autocrate de
toutes les Russies.

Sire,

je suis tombé le 9 du courant au pouvoir
des troupes de V. M.

Les soins que j'ai prodigués près de vingt ans
aux soldats que le sort des armes a faits pro-
=fesseurs de la France me donnent quelques
droits à la surveillance de toutes les nations.

C'est à ces titres que j'ose réclamer la pro-
=tection de V. M.

je suis avec un profond respect,

Sire,

de V. M. *

Le très humble et obéi-
=ssant serviteur
D.^{re} Desgenettes

